



CLASSIQUES
GARNIER

GAY-CROSIER (Raymond), « Introduction : Camus, penseur et censeur malgré lui ? », in GAY-CROSIER (Raymond) (dir.), *La Revue des lettres modernes. La pensée de Camus*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16826-3.p.0013](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16826-3.p.0013)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1979. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INTRODUCTION :

CAMUS : PENSEUR ET CENSEUR MALGRÉ LUI ?

par Raymond GAY-CROSIER

S'ÉTANT toujours méfié de la philosophie scolaire, ayant répudié, à plusieurs reprises, la désignation de philosophe, Albert Camus n'a pourtant jamais cessé d'organiser son discours autour d'une poignée de pensées qu'il avait fait siennes dès ses premiers écrits. C'est « *entre exégètes et censeurs* » que A. Abbou a, naguère, pertinemment situé la pensée camusienne (AC2). En effet, nul domaine de l'œuvre n'a engendré pareille surproduction critique dont la qualité est des plus inégales. Dans un récent état présent¹ nous en avons recensé et signalé, pour le seul domaine des études philosophiques, une quarantaine de livres et près de trois cents articles. Or, ce bilan ne constitue qu'un choix de titres représentant environ un tiers de la production totale des articles. On y trouve d'excellents et de très médiocres exégètes comme on y trouve de brillants et de minables censeurs. Le lecteur de cette masse de travaux sera d'emblée frappé par les positions souvent extrêmes et diamétralement opposées que suscite l'œuvre philosophique camusienne. De la paraphrase hagiographique au règlement de compte il n'y a souvent qu'un pas. Mais dès les premières analyses d'une information solide on constatera que bon nombre de critiques ne manquent pas de relever l'aspect « pathétique », « théâtral » ou tout simplement « rhétorique » du discours philosophique camusien. Serait-ce là un indice d'une force intérieure qui pousserait l'auteur de *L'Étranger* à philo-

sopher malgré lui ? Ou, au contraire, la réticence affichée par rapport à la philosophie serait-elle un signe de pudeur, ou plutôt le masque d'une intolérance sous-jacente ? On sait trop combien il est tentant de trancher ces questions et d'aucuns l'ont fait sans se soucier du problème des nuances. Ce n'est pas à ces questions d'ailleurs que répondront les études rassemblées pour ce volume. Il est cependant intéressant de signaler qu'elles relèvent, chacune à sa manière, également le pathos et la théâtralité de la pensée camusienne. Encore faudrait-il voir si les mêmes caractéristiques ne s'appliquent pas aussi à la pensée de Sartre et des existentialistes tout court ; si elles ne sont pas, en fin de compte, affaire de tempérament et de style.

Robert Champigny (Université d'Indiana, États-Unis) montre à quel point les valeurs pratiques-morales et les valeurs ludiques-esthétiques s'enchevêtrent dans le discours du sentiment de l'absurde. *Le Mythe de Sisyphe* n'est ni tout à fait un jeu philosophique ni tout à fait une poétisation. Parti d'une réflexion sur la mort comme clôture inéluctable, il transforme la vie en processus herméneutique en adoptant le modèle familier de la synecdoque théâtrale. Celle-ci permet de « substituer au duo lecteur-personnage un trio spectateur-acteur-personnage et [d'insister] sur l'acteur » (*loc. cit.*). Tour à tour personnage et acteur, le lecteur assiste alors à une déréalisation du pathétique qui se mue en tragique et qu'accroîtra le geste de la révolte. En brouillant le pratique-moral et le ludique-esthétique, la pensée et le langage du *Mythe de Sisyphe* font œuvre de mythisation dont *L'Homme révolté* n'esquisse qu'un début de démystification.

Les réflexions sur la souffrance dans *L'Homme révolté* se trouvent déjà à la base du mémoire pour le Diplôme d'études supérieures qui privilégie les problèmes du mal et du péché. Paul Archambault (Université de Syracuse, États-Unis) y consacre une étude fouillée où il montre en particulier que les problèmes et non pas les solutions gnostiques intéressent le jeune Camus qui voit en eux le reflet de ses

propres interrogations et refus. De trois penseurs gnostiques (Basilide, Marcion, Valentin) Camus tire des conclusions plutôt contestables qui l'amèneront à voir dans l'historicisme hégélien une « *nouvelle Gnose qui hypostasie ou divinise l'idée de l'Histoire* » (*loc. cit.*).

L'opposition à l'historisme et à l'historicisme telle qu'elle se manifeste chez Camus et Karl Popper est minutieusement analysée par Maurice Weyembergh (Université libre de Bruxelles). Retraçant le fil de leur pensée, il confronte notamment *The Open Society and Its Enemies* à *L'Homme révolté* qui préconisent un refus du totalitarisme, celle-là sur le mode raisonné, celui-ci sur le mode d'une rhétorique théâtrale. Rationaliste critique, Popper dénonce l'irraison du système de pensée totalitaire alors que Camus fait peser sur les idéologies fermées (parce que totalisantes) tout le poids de son incroyance passionnée. En vertu du relativisme qui sous-tend la révolte, celle-ci peut être prise comme une structure de la société ouverte que revendique Popper. On notera avec intérêt que la critique de Hegel apparaît plus nuancée chez Camus que chez Popper et que tous les deux s'en prennent bien plus longuement au marxisme qu'au fascisme. Ainsi *The Open Society* est-elle surtout une réfutation, non dépourvue d'ambiguïtés, de l'historicisme de Marx alors que *L'Homme révolté* s'évertue à faire ressortir les envers condamnables du messianisme utopiste sinon religieux de Marx mais ne sépare pas toujours clairement celui-ci du marxisme institutionnalisé. Enfin, les deux penseurs proposent un relativisme qui est une espèce de rationalisme limitatif condamnant l'éthique de succès.

Ce n'est pas la quantité des travaux comparatifs sur Nietzsche et Camus qui fait défaut. Mais, notamment sur le plan philosophique, l'étude serrée des deux artistes penseurs reste à faire. Celle de Frantz Favre (Rouen), qui entame d'emblée la visée thématique, est un grand pas dans la bonne direction. Sans omettre les nuances qui séparent les tempéraments de Nietzsche et de Camus, il y précise à quel point

la maladie doit être tenue pour une des sources principales de leur énergie vitale et sensibilité philosophique. Cette perspective conduit notre auteur à recenser, textes toujours à l'appui, les rapports entre la démarche réflexive et la pensée vécue qui s'articulent, de préférence, sur le plan du pathos subjectif. À l'encontre des existentialistes proprement dits, Camus retiendra de Nietzsche surtout l'exaltation du corps et la désacralisation de l'esprit. Celle-ci n'exclut, cependant, ni la volonté de lucidité ni la quête assidue d'une cohérence esthétique. Contre Nietzsche, Camus affirmera le relativisme à l'égard de toute théorie.

Également comparative est la lecture de Camus et de Kafka que propose Lionel Cohn (Université de Bar-Ilan, Israël). Étudiant les modalités des rapports entre les hommes tels que les voient les deux auteurs, Cohn soumet sa comparaison à l'examen de l'altérité et de l'identité qui se trouve au centre de l'œuvre de E. Levinas. Il y décèle surtout le rôle joué par la nostalgie de l'unité dans laquelle se recourent le désir érotique et la quête de l'inconnu. Comme chez Gide, qui cérébralise surtout le besoin, le désir de l'unité doit demeurer en fin de compte inassouvi. Ancré dans un refus catégorique de la transcendance et au terme de sa quête, Camus découvre « *qu'Autre est Moi* » (*loc. cit.*). Chez Kafka, en revanche, l'étrangeté est totale, elle interdit toute participation, l'Autre ne s'explique pas mais disparaît à mesure qu'on l'approche. Si la pensée de Camus gravite autour de l'union, constituante du bonheur, la pensée de Kafka est centrée sur la séparation. L'union et la séparation ne sont, cependant, que l'endroit et l'envers d'une commune quête de l'impossible.

NOTE

1. Cf. « Études et essais philosophiques », pp. 124—85 in *Camus* (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Série « Erträge der Forschung », n° 6452-6, 1976).